

l'imitation d'un maître avec lequel on se croit des sympathies. Ainsi M. Reuille a évidemment imité la manière de Rembrandt. Sans doute il ne s'aveugle pas sur le travail sans fin qu'il s'impose par cela même.

On aime à constater les progrès d'un jeune homme et d'un compatriote ; les *Sœurs de lait* de M. Compte-Calix font oublier ses aquarelles de l'année dernière. On y voit de l'étude et de la bonne volonté, un trait assez pur et un modelé remarquable. Il est fâcheux, quand on promet, de vouloir donner dans le mauvais goût de l'école Revoil, Richard et compagnie. Que fait dans le fond ce berger Corydon qui ne sait sur quel pied se tenir ? Cela tombe un peu dans la sensiblerie pleurnicheuse. Prenez garde, jeune peintre ! est-ce que M. Genod, les petits berceaux, le nouveau-né et les grenadiers sensibles ne vous feraient pas peur ?

Dans ce que le livret appelle *un Puits d'amour*, une femme, fille, veuve, nonne ou mariée, ne sais lequel, fait descendre un jeune homme, son amant sans doute ; nous l'y laisserons avec la Vérité.

Ce n'est pas tout, et je n'aurais pas sitôt fini, si je parlais de chacune des médiocrités qui abondent ; mais il vaut mieux pour vous, pour moi et pour elles en rester là. Cependant, je ne veux pas terminer ma lettre sans faire mention de la *Boulangerie de la Grande-Chartreuse* de M. Perlet, intérieur parfaitement éclairé, et du portrait de M. Blanchard. Sans connaître ce dernier, je gagerais qu'il doit être ressemblant ; c'est vrai et bien peint.

Adieu, mon cher Gentilhomme, si je ne vous ai pas trop ennuyé, je vous écrirai encore pour vous rendre compte des paysages, des sculptures, voire même des aquarelles.

JOSEPH A.....

Lyon, 29 décembre 1838.